



## Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de  
l'École polytechnique

52 | 2013

À la rencontre des peintres polytechniciens

---

# Rouart, X 1853, l'ingénieur peintre

Christian Marbach

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1178>

DOI : 10.4000/sabix.1178

ISSN : 2114-2130

### Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

### Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2013

Pagination : 77-87

ISSN : 0989-30-59

### Référence électronique

Christian Marbach, « Rouart, X 1853, l'ingénieur peintre », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 52 | 2013, mis en ligne le 13 novembre 2014, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1178> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.1178>

---

© SABIX

## ROUART, X 1853, L'INGÉNIEUR PEINTRE

Christian MARBACH

Avec Stanislas Henry Rouart, qui simplifiera vite son prénom en Henri, nous avons la chance d'aborder de nouveau une personnalité des arts vivant aussi dans un autre milieu, mais cette fois il ne s'agit plus de l'armée, mais de l'industrie. Et comme Rouart est un industriel de talent, et un peintre de talent, nous trouverons en lui un peintre polytechnicien qui, non content de s'éloigner de la peinture militaire pratiquée par presque tous les peintres X entrevus auparavant, occupa une place majeure dans les cercles impressionnistes.

Évidemment, c'est cette histoire artistique et chatoyante qui est le plus souvent mise en avant, par les innombrables historiens de la saga impressionniste, comme par les descendants de la famille Rouart<sup>1</sup>.

C'est qu'on ne trouve pas si souvent comme personnage principal un ami de Degas qui fit son portrait au pinceau et en photo, un père dont un fils épousa Julie, fille de Berthe Morisot et d'Eugène Manet et deux autres les deux filles du peintre Lerolle, celles-là même que Renoir peignit jouant au piano ...du Debussy, peut-être ? Se plonger tout de suite dans cette effervescence artistique, littéraire et musicale vécue dans des salons aux murs couverts de dizaines d'œuvres de haut lignage achetées à tous les maîtres du XIX<sup>e</sup>, c'est s'inviter avec bien du plaisir dans un grand moment de peinture française. Oui, on peut comprendre que tous les biographes des Rouart soient d'abord fascinés par toutes les personnalités qui se croisaient dans l'hôtel particulier du 34, rue de Lisbonne et par tous les tableaux, et par les histoires entrecroisées de ces personnages et de ces tableaux, plutôt que par ses propres peintures qu'il montrait d'ailleurs avec parcimonie. Ou par son premier métier.

Car ce faisant ils oublient trop souvent le premier chapitre, ce chapitre de travail très professionnel et d'ingéniosité qui a permis à Rouart de s'installer dans ce rôle d'hôte et de collectionneur. Le chapitre d'un polytechnicien, ingénieur, travailleur, tenace, méthodique, excellent industriel. En d'autres termes, et pour reprendre l'image d'un Valéry, si Henri Rouart était bien doué d'esprit de finesse comme d'esprit de géométrie, et disposait autant de sensibilité artistique que d'ingéniosité méthodique, ces biographes qui connaissent le milieu des arts mieux que celui des arts et métiers passent vite, trop vite sur le début, les années de labeur intelligent et industriels.

C'est dans la biographie de Haziot que je trouve le plus d'éléments sur ces cinquante années, et quelques repères utiles pour mieux apprécier les trente qui ont suivi, mais aussi dans des textes relatifs à l'histoire des techniques. Repères familiaux, d'abord, plantés dans la geste militaire mais avec une singularité décorative : le père était passementier spécialisé dans les uniformes de l'armée, « à une époque où le militaire chamarré était encore la règle<sup>2</sup> » Après avoir admiré les tableaux de Langlois et même avant d'avoir étudié ceux de Claris, nous pouvons comprendre que ce secteur de l'industrie textile puisse enrichir un artisan sérieux et compétent. Aussi Henri put-il certainement prendre modèle sur ses parents, travailleurs et organisés tout en se laissant charmer par la beauté des tissus et le contraste des couleurs. Ainsi sa jeunesse fut-elle studieuse, mais aussi ouverte vers la pratique du dessin et des essais de peinture.

Sans rouler sur l'or, la famille Rouart a de quoi acheter une propriété à la campagne, cet ensemble de maisons de la Queue en Brie dont plus tard Rouart peindra les murs, le parc et les sous-bois. Elle a aussi de quoi payer des études ambitieuses à Henri et son frère Alexis, qui ont des facilités. Henri ira à Louis-le-Grand et, comme tous ceux qui ont résumé sa vie, il me faut noter à ce propos qu'il a eu Edgar Degas comme condisciple, ce Degas dont le nom reviendra si souvent dans ces pages : nouveau clin d'œil du destin ? Rouart continue certes à dessiner, mais il gère en priorité ses études et après une *prépa* au collège Sainte-Barbe entre à Polytechnique en 1853.

<sup>1</sup> Il existe de nombreuses biographies relatives à Rouart, à sa famille ou à ses proches, parfois écrites par ses descendants. L'exposition qui lui a été consacrée au musée Marmottan Monet en 2012 a conduit certains auteurs à en corriger, ou à en ajouter. Je veux signaler ici ce que je dois à trois ouvrages, tous récents : le catalogue de cette exposition (Henri Rouart, l'œuvre peinte, Hazan/ Musée Marmottan Monet, 2012) ; *Deux sœurs (Yvonne et Christine Rouart)*, de Dominique Bona, (Grasset, 2012) et David Haziot, *le Roman des Rouart* (Fayard, 2012). C'est dans ce dernier ouvrage que j'ai trouvé l'expression de *l'ingénieur peintre*.

<sup>2</sup> Haziot, page 13. Le registre matricule de l'École polytechnique se contente de noter, pour la profession du père : propriétaire.

Sa promotion, la 1853, ne compte que 109 élèves. Rouart y entre 32<sup>e</sup>, est 50<sup>e</sup> après la première année et 54<sup>e</sup> à la sortie. C'est à peu près tout ce que les biographes racontent à propos des années de notre jeune homme sur la Montagne Sainte-Geneviève, et ce chapitre serait à creuser. Rouart se situe sans difficultés dans la médiane de cette promotion dont les condisciples les plus reconnus par la postérité seront des officiers et des ingénieurs militaires faisant progresser l'art de la guerre et celui des armements<sup>3</sup>.

Polytechnique dispensait des cours de dessin, nous le savons. Rouart les suit ; il demandera à un de ses professeurs, Edouard Brandon, de devenir un de ses maîtres et le cite comme tel dans les premiers envois qu'il fait aux Salons : nous avons déjà vu, ou verrons d'autres exemples de ces références qu'utilisaient les postulants à des sélections.

Rouart choisit l'artillerie à la sortie de l'X, et va à Metz pour y suivre les cours de l'école d'application, mais démissionne presque aussitôt : en 1857 il entre dans une entreprise de constructions mécaniques, Kaulek et Mignon, avant de créer sa propre entreprise avec un associé, Jean-Baptiste Mignon (un ingénieur des arts et métiers); bientôt son frère Alexis l'y rejoindra. Commence alors un parcours professionnel étonnant, décliné d'abord et surtout dans le domaine de la technologie. Rouart a des bases scientifiques évidentes mais aussi (et peut-être grâce à Mignon) une juste perception des engrenages, des liaisons mécaniques, des échanges thermiques, des transformations des matériaux. Il ne cherche pas à formuler des théorèmes, mais à explorer des mécanismes. Il sait que des nouveautés astucieuses peuvent donner à ses entreprises des avantages compétitifs et n'arrête pas de déposer des brevets. Parfois, cela ne le mène nulle part ; souvent, cela lui permet de prendre position sur des marchés originaux, de faire grandir des entreprises, aussi d'en tirer des bénéfices dont il sait quoi faire : acheter des tableaux, bien sûr !

Henri sait inventer, et sait gérer ; contrairement à bien des inventeurs, il sait faire fructifier ses inventions et les transformer en produits correspondant à des marchés et en capitaux d'entreprises en pleine croissance : nous parlerons plus tard dans ce bulletin de Guimet, également attentif à la fois au progrès technologique et à l'accumulation de capitaux, ou, en contre exemple<sup>4</sup>, de Chardonnet, génial inventeur incapable de ne pas se ruiner. Si l'essentiel de sa fortune est réinvesti dans ses industries, Rouart en place aussi une modeste partie dans ce qu'il aime au moins autant que les mécaniques emberlificotées : les tableaux. Bref, Rouart n'est pas seulement riche et passionné, mais aussi avisé : les peintures qu'il achète à ses amis sont d'excellents tableaux, et la liste des toiles exceptionnelles qu'il a possédées est effectivement effarante.

Mais me voici de nouveau tenté, comme tout un chacun parlant de Rouart, de revenir sur le terrain de la peinture, et c'est trop tôt. Pour bien montrer qui était cet homme, « *l'homme des réalités* », il faut donner au lecteur des bulletins de la Sabix quelques exemples de ses travaux industriels les plus intéressants, mariant avec justesse l'avantage technologique et la réalité d'un marché. « *Il ne se produit pas une découverte de la science sans que nos ingénieurs n'en cherchent aussitôt le côté pratique applicable à la fabrication* », écrit-il dans ses prospectus commerciaux où figurent aussi, en rangs serrés comme des décorations d'un militaire assoiffé d'exploits, toutes les médailles récoltées dans les expositions industrielles dont le XIX<sup>e</sup> était friand, notamment sous l'impulsion des X saint-simoniens.

Exemple Un : la réfrigération et la production de la glace. Nous sommes en 1873. L'électricité existe, bien évidemment, mais inutilisée car encore inutilisable. Rouart s'associe avec Carré, qui a mis au point une machine fonctionnant à l'ammoniac, gaz au grand pouvoir frigorifique ; cette machine à absorption comprend une chaudière renfermant une solution ammoniacale, un liquéfacteur et un congélateur. Rouart et Carré créent des appareils capables de fabriquer des frigos à partir de la combustion du charbon, des appareils assez simples pour répondre même à l'usage domestique. De quoi facilement faire des sorbets ou rafraîchir des boissons, voici pour les salons. Ou à des usages plus industriels, comme les magasins des abattoirs. Mais voici un bel exemple d'une démarche marketing : ils vendent à la Préfecture de police une machine pour refroidir la morgue et améliorer la conservation des cadavres.

<sup>3</sup> Il convient pourtant de signaler que dans la 1853 on peut aussi repérer l'étonnante silhouette d'Auguste de Broglie, lieutenant de vaisseau converti à un véritable apostolat laïque au cours d'un voyage en Nouvelle-Calédonie par la rencontre d'un missionnaire. Il collaborera, à Toulon, aux oeuvres catholiques et sociales de M. de Montety et, détaché à Paris, il organise des patronages d'apprentis. Il abandonne sa carrière pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice (1869), est ordonné prêtre (1870) et eut d'abord la direction du patronage de Saint-Anne. Demeuré pendant la Commune à Paris, il devient aumônier de l'École normale municipale et de l'École J.-B. Say (1873). Il est rapporteur au congrès des œuvres ouvrières catholiques de Lyon (1874). Son poste supprimé (1880), il devient professeur d'apologétique sacrée à l'Institut catholique, donnant des conférences à la chapelle Sainte-Valère (1878-81) et aux Carmes (1890). Il combat le positivisme mourant et les théories de Spencer et de Darwin. Élu chanoine de Notre-Dame et d'Évreux, il meurt assassiné par une folle, laissant quelques volumes d'apologétique remarquables.

<sup>4</sup> Chapitre : portraits de polytechniciens, un trombinoscope singulier.



Henri Rouart devant son usine, vers 1875, par Edgar Degas,  
65 x 50 cm, Pittsburg, Carnegie Institute

Exemple Deux : le transport de messages par pneumatique. Nous sommes en 1866. Le téléphone n'existe pas, ni le courrier électronique. Le timbre-poste vient d'être lancé à grande échelle, notamment grâce à Etienne Arago, l'un des frères de l'Arago polytechnicien. Comment rendre plus rapide l'acheminement des messages de commerce ou d'amour, des invitations à souper ou des confirmations de commandes ? Rouart met au point le système permettant de faire circuler des rouleaux cylindriques en cuir contenant les lettres ou les dépêches dans un réseau de tuyaux en fer installé dans les sous-sols de Paris. La première liaison est créée entre le Grand Hôtel et la Bourse de Paris. La pression nécessaire à compresser l'air est obtenue par les réservoirs d'eau de la Ville de Paris. En 1875, un réseau de 25 km est installé à Paris, un *Outlook* des sous-sols.

Exemple Trois. Tous les produits des usines Rouart, comme ceux de nombreuses industries, sont en partie fabriqués en métaux creux. Pourquoi ne pas améliorer la production de ces « fers creux », alors que trop de fabricants français se trouvent contraints de s'adresser à des fournisseurs anglais pour avoir des assurances de qualité ? Rouart se lance dans ce segment, porteur, et de nouveau se préoccupe à la fois de l'aspect technique, créant en 1865 à Montluçon une usine moderne alimentée par de la houille très proche, et de l'aspect commercial, généralisant une approche dynamique du « *b to b* », *business to business*. Montluçon, devient dès 1865 une usine vaste et très moderne, qui emploie jusqu'à 350 ouvriers dans 10 000 m<sup>2</sup> de bâtiments.

Rouart prend plaisir à visiter ses clients. Tout le monde connaît sa compétence, son sérieux, son élégance. Rouart est apprécié. Et lui, il apprécie ces ouvertures vers d'autres horizons que lui procure la dimension commerciale et internationale. Quand il peut, il s'arrête pour remplir des carnets de dessin ou même pour esquisser une toile qu'il terminera dans son atelier de la Queue en Brie ou de la rue de Lisbonne. Mais il est très rare que dans sa peinture il aborde un sujet relié à sa vie industrielle. Sauf peut-être avec cette vue de la Seine à Rouen, où des bateaux à vapeur ne cherchant pas à dissimuler les fumées de leurs cheminées remplacent les barques plus impressionnistes conduites par des jeunes rameurs à canotier.





*Henri Rouart, la Seine aux environs de Rouen,  
36 x 52cm, collection particulière*

Alors, est-il temps de parler de sa peinture ? Pas encore. Terminons d'abord, pour la bonne forme, par raconter que Rouart aurait bien voulu confier à un de ses fils, ou neveux, les responsabilités de ses affaires mais que ses propres enfants n'en avaient nulle envie, habités par d'autres passions. L'un après l'autre, comme écrasés par leur père surtout après la mort de leur mère en 1886, ils ont d'ailleurs refusé de préparer Polytechnique, alors que leur père les en estimait capables. Aussi, quand il voudra prendre de la distance avec l'industrie, en 1883, Rouart ne trouvant pas de successeur parmi ses enfants et fera appel à son gendre : il a alors cinquante ans et se lance désormais avec encore plus d'ardeur dans trois activités au demeurant inséparables qu'il affectionnait : l'amitié, la collection et la peinture<sup>5</sup>.

<sup>5</sup> C'est aussi en 1883 que débute un long procès occasionné par la construction, par l'entreprise Rouart et Mignon, de moteurs Lenoir à quatre temps. Joseph-Etienne Lenoir, un des plus féconds innovateurs technologues du XIX<sup>e</sup>, avait collaboré avec l'entreprise depuis 1859, pour mettre au point un moteur à gaz à combustion interne. Peu coûteux et fiable, ce moteur a connu un très grand succès commercial malgré une consommation élevée de carburant. Pendant près de vingt ans, les recherches de Lenoir et Rouart les conduisent à construire un prototype de moteur à quatre temps fonctionnant au gaz puis au pétrole. Or, en 1876, l'allemand Otto essaye de monopoliser la production industrielle des moteurs à gaz en faisant breveter le cycle à quatre temps de manière à obliger les autres inventeurs à se cantonner au moteur à deux temps sous peine de procès. L'entreprise de Rouart se voit contrainte de protéger ses droits, ceux de Lenoir, et aussi, comme par ricochet ceux de nombreux autres inventeurs bloqués par Otto. Je n'ai pas d'éléments précis sur les ces péripéties qui coïncident avec le départ de Rouart de l'entreprise, ni sur l'attitude de Rouart à cette occasion. Toujours est-il qu'en 1886, après deux années de procédure (Otto vs les frères Rouart, de Paris), le brevet Otto est annulé par un tribunal se fondant sur le fait qu'un «obscur ingénieur civil français», un nommé Alphonse Beau de Rochas, a, dès 1862, exposé dans un interminable et assez vague prospectus le principe du moteur à quatre temps qu'il voulait faire breveter. Par jugement du 30.1.1886, Otto doit même verser 150.000 F Or à Delamare-Deboutteville. On lit parfois, notamment sous la plume de David Haziot, que Rouart n'a pas cru à l'automobile et a refusé de s'associer à Levassor pour construire une automobile ; soit, mais ces péripéties procéduraires que je rappelle en note faute d'en avoir exploré tous les tenants et aboutissants montrent que l'opinion de Rouart sur l'automobile n'était pas si négative que cela. Il a ainsi joué un petit rôle dans la grande saga de l'automobile, permettant l'utilisation libre du moteur à quatre temps en s'appuyant sur les travaux de Beau de Rochas.

## L'amitié

Si Rouart fréquente des amis de tous milieux, c'est surtout parmi les peintres ou parmi des personnalités partageant son goût pour l'art que l'on peut en trouver. Dans les biographies que j'ai citées se voient ainsi égrenées sans artifice une impressionnante liste d'artistes, parfois apparentés, parfois non, dont Rouart puis ses enfants étaient proches. En vrac, si j'ose me permettre cette expression bien cavalière pour les personnes que je vais nommer, voici Edgar Degas, Paul Valéry, Ernest Chaussou, Jean-François Millet, Arthur Fontaine, Berthe Morisot, Henry Lerolle, Paul Debussy, Auguste Renoir, Paul Mallarmé, Nadar, Camille Claudel, André Gide, Maurice Denis et bien d'autres. Tous ont été des familiers de Rouart, et presque toujours des salons dans lesquels il présentait sa collection.

Deux noms méritent un traitement particulier dans notre bref survol biographique de Rouart. D'abord, Degas, le condisciple de la classe de troisième à Louis-le-Grand puis le soldat placé sous ses ordres lors du siège de Paris. Cette mention me permet de combler une lacune : j'ai oublié d'évoquer la guerre de 1870 au cours de laquelle Rouart fut rappelé dans l'armée et chargé de commander une batterie d'artillerie. Il fit son devoir, et se réjouit de reprendre contact à cette occasion avec Degas, engagé volontaire, versé par le plus grand des hasards dans sa batterie. Les deux hommes ne se quitteront plus, et Degas devint l'ami le plus fidèle de la famille Rouart, toujours présent, conseillant parfois Henri pour un achat de tableau, ou jouant les marieuses pour associer les filles Lérolle à deux fils Rouart. Cette histoire, parfois cocasse, mais finalement triste pour beaucoup de ses acteurs, est racontée avec verve par Dominique Bona<sup>6</sup>.

Second ami, auquel je tiens à faire allusion car il s'agit d'un polytechnicien : Arthur Fontaine (X 1880) Arthur est un de nos plus grands des ingénieurs des mines, un bourreau de travail qui s'est consacré avec passion au droit du travail et à l'amélioration de la condition ouvrière par des moyens législatifs et la création d'institutions dont le Bureau international du travail qu'il fit créer en 1919 et dont il devint le premier directeur général. Fontaine est apparenté aux Lerolle ( Henry Lerolle et lui ont épousé deux sœurs), et donc à Rouart : deux fils Rouart ont épousé deux filles Lerolle (je me répète mais cette donnée mérite d'être répétée). Contrairement à Rouart qui avait très tôt été sous le charme de la peinture, celle qu'on fait ou celle qu'on regarde, Fontaine ne s'intéressera à l'art que sous l'influence de sa femme et de sa belle-famille. Et il jouera le mécène heureux et généreux pour Edouard Vuillard, Francis Jammes, Maurice Denis, Odilon Redon, Rosa Bonheur, Eugène Debussy, Francis Jammes, Albert Samain, Paul Claudel, André Gide.

Fontaine fut-il le seul X proche de Rouart ? Je ne peux pas répondre à cette question. Rey, dans sa biographie de son arrière grand-père, signale qu'il arrivait à Rouart de séjourner au château de la Busardière près de son cocon Méliodon, François Michel (X 1853 ; 1834-????). Assez curieusement le seul X autre que Fontaine cité parmi les proches de Rouart par Bona et Haziot (qui rapporte cependant que des anciens camarades de l'École polytechnique venaient chez lui le vendredi soir, « son jour ») est le général Mercier, X 1852, un de ses anciens (en note : et non pas un camarade de promotion comme l'écrit Dominique Bona), « un très grand ami de mon père », écrira Eugène Rouart à André Gide. Auguste Mercier fréquentait le salon des Rouart et quand en 1894, ministre de la guerre, il assura à son ami que Dreyfus (pourtant un polytechnicien, X 1878) était coupable, Rouart ne vit aucune raison de ne pas lui faire confiance. L'armée, la parole de l'armée, il y croyait : son père avait été fournisseur des armées, lui-même avait été officier à deux reprises, beaucoup de ses camarades d'études y étaient entrés. Alors Henri Rouart resta antidreyfusard, sans zèle et sans excès, mais peu à peu troublé par les informations qui s'accumulaient sur l'Affaire et les raisonnements dreyfusards de certains amis comme les Lerolle ou Fontaine, , et vers 1899 il comprendra avoir été trompé. Mais ses deux fils, antidreyfusards convaincus, firent partie des adversaires les plus acharnés de Dreyfus, Louis encore plus et plus longtemps qu'Eugène.

<sup>6</sup> David Haziot raconte aussi que Rouart traversa la Commune sans partager les vues des insurgés, mais avec une profonde répulsion envers la sauvagerie de la répression. Il aurait sauvé d'un mauvais sort le marchand de couleurs Tanguy, pris par les Versaillais un fusil à la main. Pour un amateur de tableaux, protéger un marchand de couleurs, et ainsi avoir permis l'étonnant portrait brossé plus tard par Van Gogh du père Tanguy, quoi de plus agréable ?

Peut-être faut-il ici revenir quand même sur le destin des enfants de Rouart, ne serait-ce que pour inviter le lecteur à se plonger dans les biographies que j'ai signalées ? Et les enfants ne sont-ils pas les œuvres les plus essentielles de leurs parents ? La fille aînée, c'est Hélène, on la retrouvera sur de nombreuses toiles, servant notamment de modèle à son père comme à Degas. Elle épousera Eugène Marin, qui reprendra la direction de l'usine de Montluçon quand Henri cessera de s'en occuper. Le second enfant, Lucie, meurt à trois ans. Puis viennent quatre garçons, Alexis, avocat puis éditeur de musique; Eugène, fermier passé par Grignon, entreprenant mais mal inspiré, époux d'Yvonne Lerolle, et tenté par la politique, mais dont l'histoire retiendra surtout *l'amitié particulière* qu'il vécut avec Gide ; Ernest, peintre par goût et totalement plongé dans la peinture par son mariage avec Julie Manet, la fille de Berthe Morisot, la nièce du grand Manet ; Louis enfin, encore un sujet rêvé pour les *psys*, l'homme de multiples passions, l'écriture et la musique et l'édition, un touche-à-tout dont le couple qu'il forma avec une autre fille Lerolle, Christine, fut tout aussi malheureux que celui d'Eugène. Décidément Degas, qui arrangea ces unions entre des familles dont il fut un ami cher, fut meilleur pastelliste et peintre qu'entremetteur !

## Le collectionneur

Très tôt Rouart se mit à acheter des tableaux, par plaisir. Quand on examine les incroyables plus-values que cette passion lui assura, ou plutôt à ses descendants après sa mort en 1912, lors de la dispersion de sa collection, on peut se dire que Rouart était encore plus avisé dans l'appréciation de l'innovation artistique que dans la gestion de l'innovation technologique. Mais si Rouart achetait, ce n'était pas pour revendre et donc spéculer. Il achetait parce qu'il trouvait son plaisir à contempler ses Greco ou ses Corot, et bien sûr tous les chefs d'œuvre de ses amis. Il achetait pour habiller ses murs de couleurs et de formes. Il achetait pour nourrir le souvenir de ses rencontres, avec Corot ou Millet, ou celui de ses voyages, avec des Tiepolo évidemment vénitiens. Il achetait pour retrouver dans les portraits accrochés aux cimaises les silhouettes de proches ou d'amis.

Peut-on trouver une dominante dans cette collection ? Oui, le XIX<sup>e</sup> Siècle. Pas seulement les impressionnistes, mais aussi les romantiques, les paysagistes comme Corot et Millet, et quelques postimpressionnistes, Gauguin ou Vuillard. Sans oublier des Italiens, des Espagnols. Quand Signac visite l'hôtel particulier de Rouart, voici ce qu'il écrit : « *C'est affolant : du haut en bas, la maison est pleine de tableaux qui, dans toutes les pièces, garnissent les murs du plancher au plafond. Il n'y a plus une place de vide. C'est une profusion de merveilles. J'en ai vu tant que je sors aburi* »

Je n'ai pas le temps de raconter toutes les anecdotes qui portent sur certains tableaux de la collection, sur leurs conditions d'achat, coups de cœur ou délicates attentions amicales. Mais il serait dommage de ne pas parler avec gourmandise de l'arrosoir de Degas.

Rouart avait acheté un tableau, *Danseuses à la barre*, qui dans le catalogue réalisé lors de la vente de dispersion est ainsi décrit : *Deux danseuses s'exercent dans une salle. L'une, vue de profil, le buste légèrement incliné, tend la jambe droite en arrière sur la barre ; l'autre, vue de dos, maintient sur la barre la jambe droite levée. A gauche, dans un coin, un arrosoir.* Cet arrosoir, que Degas avait placé pour habiller le coin bas gauche de sa toile ou pour introduire y une touche de vert, agaça son auteur chaque fois qu'il revenait rue de Lisbonne. Plusieurs fois, il aurait demandé à reprendre sa toile pour l'améliorer. Mais Rouart, échaudé par un précédent (Degas avait décroché un tableau pour le retoucher et ne l'avait jamais rendu, mais détruit par insatisfaction), refusa avec une amicale fermeté qu'il touche à cet accessoire et serait allé jusqu'à y mettre un cadenas pour le protéger de Degas !

Formidable puissance de l'internet. Je lis, dans un site canadien « *d'openlibrary* » le catalogue réalisé en 1912 pour présenter la collection Henri Rouart mise en vente. « *L'heure inévitable est arrivée pour elle de ce phénomène poignant et superbe de la dispersion. Poignant par sa cause ; admirable dans ses effets...* » Dans la présentation rédigée par Arsène Alexandre, les commentaires sur les œuvres, sur leur mode de présentation, et sur le collectionneur s'entrelacent. « *Je n'ai jamais eu que des objets de passion* ». Rouart n'a cessé d'affirmer avoir d'abord été guidé par son goût, et sans doute par l'amitié aussi. En tout état de cause, les illustrations du catalogue relatives aux œuvres, des photographies rendues en ton sépia, prouvent à l'évidence que les salons de Rouart étaient un musée, dans le style des pièces du domicile du docteur Barnes à Merion, près de Philadelphie : le rapprochement n'est pas fortuit, puisque Barnes a été un des acheteurs de la vente de 1912, y acquérant notamment trois Cézanne dont des *Baigneuses* (les critiques se gaussent de cet excentrique qui gaspillait ainsi vingt mille francs) Plus de cinq cents tableaux, dispersés car l'un des enfants, Hélène, n'avait pas adhéré à l'idée certes difficile à mettre en œuvre de créer un musée.



D'où une vente battant des records, lors de laquelle on vit les fils racheter certaines peintures qui leur tenaient à cœur et le vieux Degas, presque aveugle, à la fois attristé par cet éparpillement et stupéfait des prix obtenus par certaines toiles. Durand-Ruel avait estimé les *Danseuses à la barre* à 200 000 francs. Plus encore que d'autres, cette peinture fit exploser les enchères, et la collectionneuse américaine Louise Havemeyer déboursa 435 000 francs pour emmener les deux gamines en tutu de l'autre côté de l'Atlantique avant de les céder au *Met* de New York. Les gamines, et leur arrosoir !



*Edgar Degas : Danseuses à la barre, vers 1876-77,  
76 x 81 cm, New-York, Metropolitan Museum of Art*

Dans cette collection, pas un Rouart. Encore plus étonnant : sur les murs des salons de réception de la famille, pas un Rouart. Henri avait toujours aimé peindre, aimait peindre aussi bien à la campagne qu'à Paris ou pendant ses voyages, mais il n'avait jamais voulu que l'on fasse des comparaisons entre ses chers maîtres et amis, et lui-même. Il n'admettait dans ses ateliers que les très proches, la famille, à l'occasion Degas. Certes, il lui arrivait d'exposer : à l'occasion, il participait au Salon des indépendants avec quelques toiles, mais cette présence lui permettait aussi de participer aux frais, et d'en acquitter bien plus que sa part. Rouart a donc peu vendu de son vivant, et à sa mort les enfants ont gardé ses œuvres pour eux ; ce n'est que peu à peu que des *Rouart* se sont trouvés sur le marché, ou dans des musées à la suite des donations des descendants. Une petite exposition fut montée par la famille en 1912, puis en 1933 pour le centenaire de la mort d'Henri ; il faudra attendre 2012 pour voir au musée Marmottan Monet une rétrospective ambitieuse, et retrouver des œuvres de Rouart à côté d'autres toiles dont certaines ont tant de proximité familiale avec lui, comme les Berthe Morisot qui représentent Julie Manet, fille de Berthe et belle-fille d'Henri.



Une fois de plus, au moment d'aborder la peinture de Rouart, je me suis donc laissé entraîner par son environnement plus que par l'œuvre elle-même. Il y a une telle densité dans tout le contexte de celle-ci, et de la vie de Rouart, qu'il est décidément bien difficile de se concentrer sur l'examen des tableaux. Essayons cependant.

Rouart a toujours peint. Avant même d'entrer à Polytechnique. Puis, encore jeune ingénieur mais déjà lancé dans son aventure entrepreneuriale, il passera des fins de semaine à Barbizon auprès de Millet, et fréquentera Corot à Paris : on retrouvera nombre de leurs toiles dans sa collection, et leur influence dans ses paysages. Industriel occupé et brillant, il savait en toute occasion garder l'occasion de peindre. Par exemple dans sa propriété de la Queue en Brie, dont il peindra les extérieurs et les intérieurs, avec une insistance marquée ou à Melun : un peintre régionaliste ? Mais aussi « *un peintre nomade* » comme l'appelle Jean-Dominique Rey (son arrière petit-fils par son fils Alexis) dans le catalogue préparé pour l'exposition de 2012. Car Rouart voyage beaucoup, on l'a vu, pour le business mais pas seulement, pour la peinture aussi. Ainsi, comme bien d'autres, il ne peut aller en Égypte ou à Venise sans noircir ses carnets de dessin ; comme Monet, il sait trouver dans les paysages de la Creuse des points de vue impressionnants de formes et de lumières ; et quand il accompagne sa femme en cure à Cauterets, il en profite pour exécuter de vues de montagnes, mais sans exagérer dans l'affirmation de sommets vertigineux – pas plus qu'il ne s'attaquera à des vues de tempêtes marines ou de vagues furieuses quand il sera en Bretagne. Et pas de villes, sauf une Venise traitée comme un décor plus que comme une agglomération.



*Henri Rouart, La terrasse au bord de la Seine à Melun,  
46 x 65 cm, Paris, Musée d'Orsay*

Je pourrais multiplier ces exemples ; notons simplement que Rouart n'a pas attendu sa demi-retraite pour peindre, mais qu'il pratiquait cette occupation avec continuité et bonheur, comme une sorte de contrepoint à une activité d'industriel qui savait aussi l'amuser et le motiver.

Que peignait-il ? Surtout des paysages, comme il sied à « *un peintre de plein air* », des paysages commencés sur le motif et la plupart du temps terminés à l'atelier. On peut y retrouver des mises en pages à la Corot, des affirmations de structures à la Cézanne, surtout des jeux de verts entre ombres et lumière qui le caractérisent. Parfois, dans ces paysages qui lui sont familiers lorsqu'il s'agit des environs de Melun, il ajoute une silhouette. Sa femme, ou sa fille Hélène. On les voit au loin, ou de côté, rarement de face, même dans les scènes d'intérieur où il reproduit les décors de ses propriétés, avec une volonté de « se sentir chez soi » sur ses toiles, mais sans trop se montrer, restant modeste dans ses présentations. Peu de vrais portraits, donc, un seul autoportrait. Jamais de groupes nombreux, comme chez Renoir. Encore moins de foules, encombrant les rues ou a fortiori affrontées dans des batailles.

Bref, une peinture sage, discrète comme son auteur, effacé devant ses maîtres. Aurait-il apprécié d'être traité de « *petit maître du XIX<sup>e</sup> siècle* », comme le fait sur un site internet le musée de Melun qui conserve certaines de ses toiles et aussi les boiseries qu'il peignit à la Queue en Brie ? Peut-être sa modestie l'aurait-elle empêché d'en être offusqué. Mais même s'il lui arrivait de douter de la pertinence de ses harmonies, Rouart vivait la peinture comme un bonheur. Il ne la cultivait pas comme une vocation dévorante, comme un Van Gogh. Pas comme un moyen indispensable de subsistance, comme certains de ses amis cherchant désespérément des acheteurs pour vivre : on sait que Rouart a combattu sur d'autres terrains pour gagner, et très bien, sa vie. Pas non plus comme un plaisir de rentier, comme son ami et voisin Caillebotte, un autre peintre impressionniste protecteur de ses amis. Rouart, « *personnalité attachante* », « *personnalité hors du commun, ... qui a mis sa passion dans une œuvre polymorphe*<sup>7</sup> » intégrait avec bonheur sa propre peinture dans sa vie. « Heureux de peindre, insoucieux de gloire<sup>8</sup> ».

## Conversation avec Jean-Marie Rouart, de l'Académie française.

Dans les textes biographiques édités à l'occasion de l'exposition Rouart au musée Marmottan-Monet, comme dans le catalogue correspondant, il est parfois question de l'un des descendants d'Henri Rouart, l'écrivain Jean-Marie Rouart, qui confia quelques tableaux de son aïeul aux organisateurs de l'exposition et quelques souvenirs aux biographes du peintre. Il m'a paru indispensable d'entrer en contact avec lui pour lui parler de notre projet sur les peintres polytechniciens et je le fis par la manière qui me sembla la plus simple, en envoyant un courriel à l'Académie française dont il est membre depuis 1997. Jean-Marie Rouart me rappela, nous avons bavardé longuement au téléphone. S'il n'avait évidemment pas connu personnellement son arrière-grand-père décédé en 1912, il me fit part du souvenir très fort que celui-ci avait laissé à tous ses descendants : ceux-ci d'ailleurs ne cessaient de le fréquenter par les portraits qu'en fit Degas, par les tableaux dont ils avaient hérité (les siens ou ceux de sa collection), par les écrits des auteurs éminents proches du cercle familial, par l'irruption continue de souvenirs de toutes sortes que l'on propageait et échangeait sur lui dans son innombrable postérité. *Ce que j'ai écrit de plus intéressant sur Henri Rouart, me dit Jean-Marie, vous le trouverez dans mon ouvrage « Une jeunesse à l'ombre de la lumière ». Je vous autorise bien volontiers à en reprendre ce qui vous semblera intéressant, comme d'ailleurs à reproduire dans votre bulletin les tableaux de lui qui m'appartiennent et que j'ai prêtés à l'exposition, un paysage de la propriété de la Queue en Brie, une nature morte aux géraniums, et surtout les navires sur la Seine, sorte de témoignage du talent du peintre comme de son activité industrielle.*

Tout en me promettant de prolonger plus tard cette conversation, il ne me restait qu'à me plonger dans ce livre que la quatrième de couverture appelle un « récit autobiographique », et je le fis évidemment avec un grand plaisir non exempt d'une certaine frustration. C'est que ma lecture de ces pages d'un roman d'initiation était troublée par ma hâte d'y repérer tout ce qui concernait cet Henri qui, malgré sa stature prégnante, n'était pas le personnage principal du livre ! Aussi, une fois terminé mon travail de chartiste dont je laisserai ci-après quelques résultats, je repris la « Jeunesse » et me laissai conduire plus librement de Venise à Samos, de la rue de Lisbonne au siège du Figaro, de Degas à Valéry... sans parler des innombrables oncles et cousins, tous les descendants du patriarche Henri, par exemple ceux qui ont aussi dans leurs gènes de l'ADN de Berthe Morisot ou de Henri Lerolle, ceux qui se sont aussi consacrés à la peinture et les autres que celle-ci poussait vers la névrose, ceux qui sont restés riches en ne vendant pas tout de suite les chefs d'œuvre dont ils avaient hérité et les autres.

<sup>7</sup> Citations d'Annette Gélénier et de Dominique Bona.

<sup>8</sup> Citation de Paul Valéry qui, après la mort de Rouart, écrivit sur son ami un beau texte repris dans le catalogue de 2012.



Une fois de plus, j'étais d'ailleurs contraint pour m'y retrouver de me référer aux excellents tableaux généalogiques sur les *Rouart and Co* figurant par exemple dans les ouvrages de Bona ou surtout Haziot, pour ne pas avoir à avouer comme Jean-Marie à propos d'un des personnages qu'il a convoqués dans ses plaisantes digressions « *excusez-moi, je cale, la généalogie m'ennuie un peu, c'est une science fastidieuse* » Et pour tout à fait compléter ces remarques généalogiques, précisons que Jean-Marie a pour grand-père Louis, personnage haut en couleurs, talentueux, volage et emporté et pour père Augustin, à la personnalité nettement moins affirmée mais doué d'un talent de peintre certain (Jean-Marie Rouart parle de l'un comme de l'autre en termes moins indulgents que moi !).



Henri Rouart, Nature morte aux géraniums,  
huile sur toile, 72 x 90 cm, collection particulière

Mais je ne fais pas ici la recension de cette « Jeunesse à l'ombre de la lumière », dont je conseille la lecture à ceux qui apprécient comme moi la transcription libre de souvenirs où la mémoire et l'analyse personnelle mêlent leurs fruits à ceux d'une très large et heureuse culture. Je vais me contenter comme annoncé de reprendre quelques passages de ce livre consacrés à Henri Rouart (en note : les indications de pages correspondent à l'édition Gallimard folio parue en 2000).

Page 84 (l'auteur évoque *une petite promenade dans la géographie familiale*) : *J'appartiens à une famille de peintres, je l'ai dit. D'où est venu ce goût pour la peinture à mon arrière-grand-père, Henri, qui par ailleurs était polytechnicien, inventeur de moteurs et de machines thermiques, j'avoue que je l'ignore. Pourtant dieu sait qu'il a aimé la peinture. Élève de Corot et de Degas, c'est lui qui a introduit le virus. Il habitait rue de Lisbonne un hôtel particulier qu'il avait fait construire et où il conservait dans un vaste atelier ses magnifiques collections.*

Pages 90 et 91 (Jean-Marie Rouart est chargé par la famille, à son corps défendant, de la représenter à l'ouverture du caveau familial du Père Lachaise, dont doivent être exhumés des cercueils pour réduire le volume qu'ils occupent, quitte à rassembler dans une même boîte les ossements de plusieurs morts) : *Les deux fossoyeurs après avoir déplacé la pierre tombale, entreprirent de remonter un à un les cercueils, puis avec leur pelle et leur pioche se mirent à les défoncer. C'était un spectacle effrayant, difficilement soutenable. On commença par des morts récents, que j'avais connus et aimés, comme mon grand-père. Ceux-là, il m'était impossible de les regarder en face. Mais au fur et à mesure que les fossoyeurs remontaient les cercueils, qu'ils allaient les chercher de plus en plus profond, je me forçais à ouvrir les yeux. Soudain je vis apparaître le cercueil de mon arrière-grand-père Henri, un cercueil de plomb avec d'imposantes poignées en argent : le corps du pauvre homme était presque intact. Heureusement pour lui : il allait pouvoir garder sa boîte et ne le partager avec aucun parent importun.*



(Je vois pour ma part davantage que le hasard des décompositions chimiques dans l'état de conservation du corps d'Henri Rouart : dans la mémoire de l'auteur, aussi, cet aïeul est en général décrit avec une admiration sans réserves).

Pages 92 et 93 (comme en d'autres paragraphes, l'auteur médite sur la pesanteur du contexte familial qui l'a souvent écrasé et poussé, adolescent ou jeune adulte, à la révolte) : *J'étais ficelé par ma famille.. (elle) avait deux particularités dont je n'ai jamais su si elles avaient un lien : une passion maniaque et obsessionnelle pour la peinture et des nerfs fragiles En réalité, elle souffrait de son passé, ce passé glorieux qui l'avait hissée au premier rang de l'impressionnisme, comme acteur de première grandeur, comme catalyseur ou comme témoin.*

(Ce passé glorieux, il n'est pas uniquement personnifié par Henri Rouart, mais le terme chimique de catalyseur convient parfaitement à cet ingénieur).

Page 96 : *Dès que j'avais atteint l'âge de raison, j'avais eu droit comme mes cousins à une visite guidée au musée des Arts et Métiers. On s'intéressait pourtant très peu dans la famille aux arts mécaniques. D'ailleurs cette visite n'avait pas pour but d'enrichir un savoir encyclopédique en allant admirer la machine de Fermat, les appareils d'Avogadro, la brouette de Pascal, les tubes acoustiques du prince de Broglie, elle visait uniquement à nous montrer de curieux vélocipèdes, des moteurs à l'allure bizarroïde, des machines étranges qui étaient les inventions dûment brevetées de notre arrière-grand-père Henri. Sans doute tenait-on ainsi à nous inculquer le goût de la réussite et le goût des mathématiques qui avaient déserté la famille aussi soudainement qu'ils y étaient apparus. Henri avait fait fortune grâce à ses découvertes dans l'industrie du froid. Spécialiste du fer creux, il est l'inventeur du pneumatique, un système de tubes à air comprimé qui traversait Paris et transmettait les « petits bleus », ces enveloppes couvertes de timbres qui permettaient d'adresser des lettres d'amour en un temps record. Il a aussi réalisé le procédé de refroidissement de la morgue de Paris. Avec sagesse, il avait décidé vers la cinquantaine de se consacrer à sa véritable passion, la peinture.*

*D'où lui était venu ce goût ? Je l'ignore .*

(Les amoureux du musée des Arts et métiers, si intelligemment réarrangé il y a une quinzaine d'années, comme les lecteurs d'Umberto Eco, pourront se représenter, les yeux fermés, ces mécanismes *bizarroïdes* qui tiennent à la fois des arts et des métiers ; pour ma part, je peux me féliciter de voir notre peintre polytechnicien présent par ses œuvres aussi bien à Marmottan qu'aux Arts et métiers ! Une sorte de Léonard de Vinci ?).

Page 97 : *Degas a fait huit portraits de son ami, le plus connu est un tableau qui le représente de profil en chapeau haut de forme devant ses usines* (ce portrait fut vendu par un membre de la famille, avec d'autres magnifiques Degas : ils lui « *flanquaient le cafard* » (page 115).

Page 99, extraits d'un texte de Paul Valéry : « *J'admirais, je vénérerais en M. Rouart la plénitude d'une carrière dans laquelle presque toutes les vertus du caractère et de l'esprit se trouvaient composées. Ni l'ambition, ni l'envie, ni la soif de paraître ne l'ont tourmenté. Il n'aimait que les vraies valeurs qu'il pouvait apprécier dans plus d'un domaine. Le même homme qui fut des premiers amateurs de son temps, qui goûta, qui acquit prématurément les ouvrages des Millet, des Corot, des Daumier, des Manet, -et du Greco, devait sa fortune à ses constructions de mécanique, à ses inventions qu'il menait de la théorie pure à la technique, et de la technique à l'état industriel.* ».

Jean-Marie cite Valéry avec la ferveur de quelqu'un qui aurait volontiers signé *ce dithyrambe*. Mais il poursuit quelques lignes plus loin par ces lamentations : *Je m'interrogeais souvent sur l'étrange langueur, le mal délétère qui s'était emparé de la famille après cet ancêtre génial.*

Qu'ajouter pour consoler l'auteur ? Ceci : l'arrière-petit-fils est « quand même » entré à l'Académie française.

